

FIGARO SCOPE

• RESTOS • EXPOS • CINÉMA • THÉÂTRE • MUSIQUE



Alban Rotival, alias Agrume, colle ses dessins originaux sur les murs depuis 2013.

Collages, mosaïques, Paris décolle

Les artistes s'emparent des murs et des rues de la capitale. Décryptage d'un nouveau phénomène urbain.

NE PEUT ÊTRE VENDU SEPARÉMENT - VENDU UNIQUEMENT DANS LES DÉPARTEMENTS 60, 75, 77, 78, 91, 92, 93, 94, 95 - MERCREDI 9 OCTOBRE 2019 - LE FIGARO N° 23374 - CHER N° 5 - WWW.FIGARO.SCOPE.FR

MON QUARTIER
LES BONNES ADRESSES DE CASE SCAGLIONE DANS LE X^E.
P. 26



UN VERRE AVEC...
JOSÉ GARCIA
P. 6

RESTAURANTS
LES (BONS) RESTOS OUVERTS EN CONTINU...
P. 20

L'ÉVÉNEMENT

Mosaïques, collages... passion « je colle » à Paris

Que ce soit avec des mosaïques, des peintures, des photos, ou des stickers, on n'a jamais autant collé à Paris. Du soft vandalisme artistique et poétique. Tous à vos brosses !

Quand on voit Franck Duval, alias FKDL, coller ses œuvres dans la rue en pleine journée, on se dit que, vraiment, ce doit être super, et que le regard des passants est porteur. En quelques minutes, il déballe son matériel et colle ses deux dernières pièces originales, des portraits de Joséphine Baker peints sur une nappe en papier et habillés de vieilles coupures de presse. « Je n'ai jamais fait de collage la nuit, je préfère travailler aux yeux de tous. Mes heures de prédilection, c'est entre midi et 15 heures, quand il y a un maximum de passage. J'adore les rencontres que je fais en collant », raconte-t-il.

Si FKDL est aujourd'hui un colleur confirmé - il s'est mis à investir la rue en 2006 -, depuis plusieurs mois, de nouveaux artistes envahissent les murs de la capitale et semblent avoir pris au mot les affichettes de Scandal collées au milieu des années 2000. Elles détournaient avec humour les campagnes municipales contre les déjections canines : il avait transformé le « J'aime mon quartier, je ramasse » en « J'aime mon quartier, je colle ». Un slogan efficace et fédérateur, avec une pointe de provocation. « Le collage reprend les codes de l'affichage publicitaire et de la propagande politique. Avec cette volonté

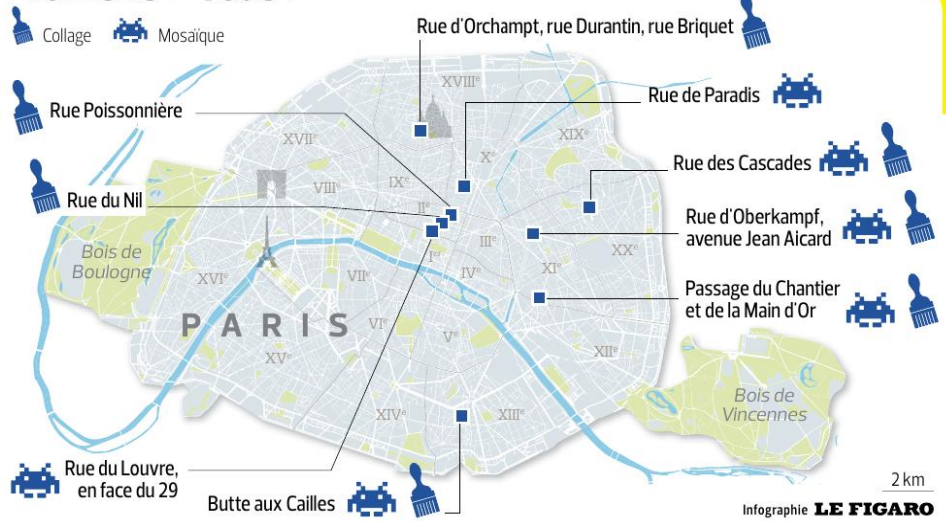
d'être vu par le plus grand nombre pour faire son autopromotion », explique Stéphanie Lemoine, journaliste spécialiste du graffiti. « Dans le temps, on parlait de placards. Mais, aujourd'hui, le collage n'a pas la même incidence sur le plan juridique. Cette pratique est davantage tolérée que les graffitis, car moins dégradante, et plus éphémère », explique-t-elle. Qu'ils aient opté pour le collage de peintures, de dessins, d'autocollants, de mosaïques ou de photographies, ces artistes ont tous ou presque la même envie : celle d'embellir la rue et d'offrir leurs œuvres aux passants. Citant souvent pour exemple le travail d'Ernest Pignon-Ernest ou de l'« artiste » JR, ils ont trouvé dans cette pratique une manière de s'exprimer et de se réapproprier l'espace urbain.

Une activité très artisanale

« C'est comme un cadeau à la rue, et j'ai toujours trouvé les choses gratuites très belles », raconte Madame, spécialisée dans les très grands formats. « Le collage permet un travail abouti, il me laisse la liberté de préparation et de réflexion en atelier, puis il me donne la possibilité de le poser n'importe où », ajoute Alban Rotival, alias Agrume, qui depuis 2013 ne fait plus que ça : coller ses dessins originaux en choisissant ses



Promenez-vous !



Le Mur, installation de Levalet, rue Oberkampf (XI^e).

LEA CRESPI/PASCO

murs au gré de ses promenades. Car, oui, coller ses œuvres dans la rue demeure une activité très artisanale. « Mon atelier ? C'est ma petite table dans mon salon », confesse Mr Djoul, qui, en l'espace de trois ans, a posé pas moins de 500 petits aliens en mosaïque sur les murs de la capitale. « Je fais tout chez moi et, comme je me mets à agrandir les formats, ça devient compliqué, j'en ai partout, je croule sous le papier », abonde Fred Le Chevalier, figure du collage parisien depuis dix ans. Si certains rêvent d'en vivre et cherchent à se faire repérer par les professionnels de l'art, d'autres préfèrent que le collage reste une activité ludique et sans pression, un plaisir sans autre am-

bition. « Je n'ai pas de galerie, je n'en cherche pas particulièrement, je continue à m'amuser dans la rue, à rencontrer des gens », affirme Mr Djoul, fan d'Invader, qui s'est pris de passion pour la rue avec l'application Flash (voir encadré page 17). « Il y a beaucoup d'artistes qui ont du talent. La rue, c'est la plus grande galerie », dit-il avec passion. Jean Faucheur, plasticien devenu au printemps dernier président de la Fédération de l'art urbain, ne dit pas autre chose : « Je pense qu'il est important de regarder ce qui se passe sur les murs aujourd'hui, car les artistes qui y sont... seront probablement dans les musées demain. »

JULIEN BOUDISSEAU

JAZZ

À L'INSTITUT DU MONDE ARABE

dans le cadre du festival *arabofolies*

Vendredi 25 octobre à 20h
Yazz Ahmed

Samedi 26 octobre à 20h
Amir ElSaffar & The Two Rivers Ensemble

Dimanche 27 octobre à 17h30
Meta, Incurve Life





INSTITUT DU MONDE ARABE

billetterie.imarabe.org

Credits photos : © Gabriela Weiden-Rice / © Michael Commett / © Sylvain Giroux

FIGAROSCOPE inrockuptibles TSFJAZZ

Ememem

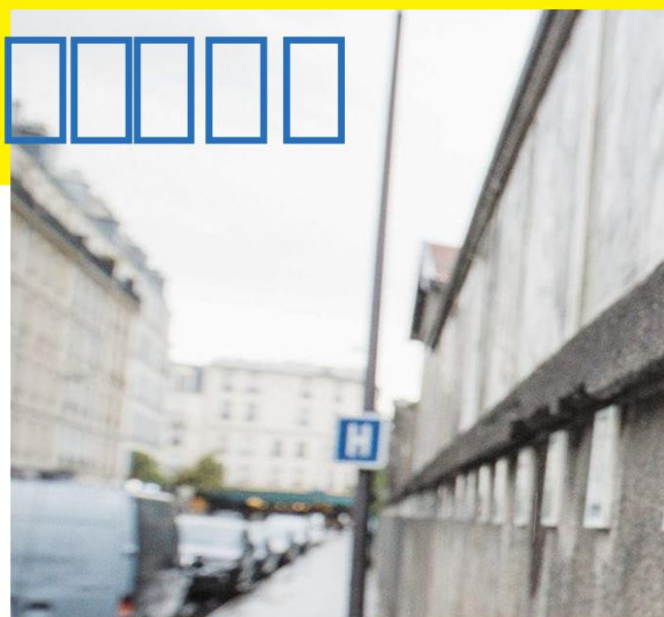
En trois ans, Ememem est devenu la star des trottoirs. Énigmatique, discret, cet artiste, qui cultive son anonymat, s'est spécialisé dans le raccommodage du macadam. Avec sa technique du « flacking », qui consiste à réparer les trous, nids-de-poule et aspérités des trottoirs avec de la mosaïque, il a rapidement envahi le bitume lyonnais avant de s'attaquer aux sols parisiens. Se qualifiant comme la « Mère Teresa des trottoirs maltraités », il a fait de la rue son « terrain de jeu », un espace où il se sent chez lui. C'est un peu par hasard qu'il raconte avoir rafistolé des fissures présentes dans le sol en face de son atelier. « Je me suis amusé à combler les brèches avec des chutes de mosaïque, juste comme ça, pour colorer un peu », se souvient-il. Quelques années plus tard, à l'hiver 2016, « en tombant dans une flaque gelée devant mon nouveau lieu de travail, cette histoire m'est revenue avec des dimensions nouvelles. Je me suis mis à raccommoder le vilain trou le jour même. Avant même d'y avoir réfléchi,

le premier flacking était né », développe-t-il. Évasif sur sa technique, Ememem avoue avoir une préférence pour le collage de nuit, où l'atmosphère « sourde et intime » lui permet de travailler en toute sérénité. Il s'étend plus volontiers sur son affection pour le trottoir. Citant comme référence la *Célébration du sol* du peintre Jean Dubuffet, l'artiste s'attendrit pour « des matières pour lesquelles nous avons généralement une totale indifférence ». « J'aime que l'on puisse trouver de l'émotion dans les éléments naturels et qui plus est ceux qui ne se destinent pas à être esthétiques », explique-t-il, ajoutant qu'avec ses flackings, il entend « remettre de l'humain dans un endroit où, paradoxalement, il s'efface ». **M. R.**

Son compte Instagram :
@ememem.flacking

Son actu : participation au festival Déviation volontaire, organisé par la commune de Créteil en juillet 2019.

Ses derniers spots : le long du canal Saint-Martin (X^e), autour de la station Créteil-L'Échat (94).

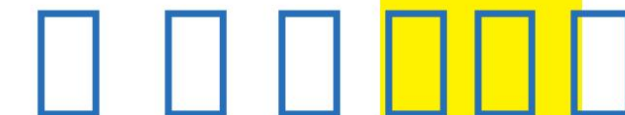


Ci-dessus : frise de photos collées sur un mur rue Bichat (X^e) par Jean-Baptiste alias Backtothestreet.

En bas : Ememem utilise la technique du « flacking » : il répare les trous et autres aspérités du trottoir avec de la mosaïque.

Backtothestreet

Depuis quatre ans, Jean-Baptiste, alias Backtothestreet, égaye les rues parisiennes avec ses petits cadres photo en verre qu'il colle sur les murs. Photographe professionnel, il pratique depuis de longues années la photo de rue, des portraits essentiellement, qu'il a eu envie de partager avec les passants. Le déclic : le visionnage du film de Banksy *Faites le mur*, qui évoquait le travail d'Invader. « J'avais des tonnes de tirages en stock, mais je cherchais encore la forme adéquate



MÉLANIE ROSTAGNAT - EMEMEM



pour les poser sur les murs. En voyant l'artiste français installer ses mosaïques - un support rigide -, j'ai eu l'idée de mettre mes images sous verre. Tout est parti de là », raconte Jean-Baptiste. Ses premiers essais en utilisant de la colle sont toutefois un échec, on lui vole la plupart de ses œuvres. Il change donc de procédé et colle désormais ses photos sur du carrelage qu'il scelle ensuite avec du ciment. « Je suis devenu un véritable artisan », concède-t-il, évoquant les longues heures de préparation dans son atelier. Ce qui n'a pas changé depuis ses débuts, c'est le format de ses tirages en 10 x 15 cm qu'il qualifie de « petites fenêtres sur le monde ». Capté par des couleurs, des tenues originales, un décor, Jean-Baptiste aime l'idée de « remettre dans la rue les personnes qu'il y a rencontrées ». Son objectif : mettre en valeur la diversité, lutter contre le cloisonnement social et susciter la curiosité des passants, qui se demandent souvent « ce que ces portraits font là ». « J'ai envie de montrer que, si on se regarde, si on se parle, il y a vraiment moyen que l'on s'entende. À partir du moment où quelqu'un accepte que je le prenne en photo alors qu'il ne me connaît pas, j'estime que c'est déjà une preuve de générosité et d'ouverture d'esprit, et ce sont ces valeurs que je souhaite partager », conclut-il. **M. R.**

Son compte Instagram :
@backtothestreetphoto

Ses derniers spots : rue Caulaincourt (XVIII^e), rue Custine (XVIII^e), rue Bichat (X^e).

Le Crédit Mutuel donne le **LA** à La Seine Musicale

AUDITORIUM
16 octobre 2019

**BBC
PHILHARMONIC**

Arabella Steinbacher, violon
John Storgårds, direction

Sibelius, Prokofiev,
Schumann

GRANDS FORMATS

MATA D'OR Photos : Sammy Hart - RSC Paris : 794 136 630

**LA SEINE
MUSICALE**
SIMPLEMENT SUBLIME

LE FIGARO 

DU MERCREDI 9 AU 15 OCTOBRE 2019 **FIGAROSCOPE 11**



Jaeraymie

A l'instar d'Ernest Pignon-Ernest, dont il reconnaît volontiers qu'il est une de ses sources d'inspiration, Jaeraymie a opté pour le grand format. Des œuvres de «figuration narrative» qu'il crée à taille humaine car, selon lui, «il n'y a pas meilleure manière de regarder une œuvre d'art que lorsqu'elle est à sa taille et qu'elle agit alors comme un miroir».

Depuis son premier collage réalisé pour sa petite amie, fan de street art, en septembre 2016 (une photo colorisée de Nina Simone apposée en bas de chez elle), Jaeraymie, qui venait de tourner la page d'une longue carrière de chanteur, n'a jamais pu s'arrêter. Ayant trouvé dans l'art urbain «une nouvelle manière de s'exprimer», emporté par «cette adrénaline, cette prise de risque, cette exposition de soi», il prend le temps de perfectionner sa technique. De la simple impression d'œuvres créées sur son ordinateur, il passe au dessin et à la peinture, incité par le galeriste Julien Roussard qui ouvrait alors l'espace Young Artists Montmartre, dédié à l'art urbain et contemporain. Un an après avoir fait ses premiers pas dans la rue, le jeune artiste, aujourd'hui âgé de 33 ans, participe

à une première exposition. Puis elles s'enchaînent. Jaeraymie change d'approche et travaille désormais sur des séries. Avec «Le romantisme, c'est un truc de bonhomme», il s'est interrogé sur la virilité en détournant avec humour des personnages de films (Clint Eastwood, Obi Wan Kenobi, Robocop ou Jean Rochefort). Pour son dernier projet, il a travaillé sur l'héritage des mots en mettant en scène soixante expressions idiomatiques. Cette série, réalisée à l'acrylique et à l'encre de Chine, collée à Paris et en province, fera d'ailleurs l'objet d'une exposition au mois de novembre. Si Jaeraymie est l'un des rares street artistes à pouvoir vivre - ou plutôt «survivre», selon son expression - de son art, il assure qu'il n'est pas près de délaisser la rue. «Avec le street art, j'ai le sentiment d'avoir trouvé ma place, d'assumer qui je suis. La rue restera donc ma priorité», confie-t-il.

M. R.

Son compte Instagram :

@jaeraymie

Son actu : exposition «De l'usage des expressions idiomatiques au XXI^e siècle», à partir du 14 nov. à la Galerie Roussard, 13, rue du Mont-Cenis (XVIII^e).

Ses derniers spots : rue Saint-Sauveur (II^e), rue Vandrezanne (XIII^e).

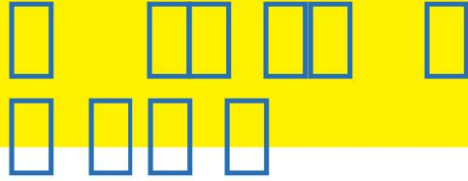
Pour son dernier projet, Jaeraymie a mis en scène soixante expressions idiomatiques, comme ici «Donner sa langue au chat», rue Saint-Sauveur (II^e).

Ilea

Infographiste, Thomas, alias Ilea, a trouvé dans la peinture digitale un moyen d'exprimer ses émotions. Arrivé à Paris à l'âge de 14 ans avec son frère et son père, décédé depuis, après avoir fui la guerre en Côte d'Ivoire, ce jeune trentenaire a longtemps travaillé seul devant son ordinateur avant de se lancer dans la rue. «Un soir, un peu lassé des contraintes que j'avais dans mon agence de communication, je me suis mis à retravailler sur Photoshop une photo de ma compagne», se souvient-il. Grâce à de longues heures passées devant des tutoriels de peinture digitale, il perfectionne son coup de pinceau virtuel. Et là remonte le souvenir d'une rencontre avec un graffeur quelques années plus tôt. «Le lundi matin, quand je partais tôt prendre mon bus pour l'internet, je voyais souvent un homme rue Briquet (XVIII^e) en train de faire de la bombe et des collages», raconte Thomas. Il finit par lui demander pourquoi. «Parce que c'est mon seul moment de plaisir», lui confie cet inconnu. «J'avais 16 ans, je ne connaissais rien au street art, j'ai gardé ça dans un coin de ma tête et j'ai mis quinze ans



Grand format
signé Ilea, rue
Briquet (XVIII^e).



à comprendre ce qu'il avait voulu me dire. » Ni une ni deux, il fait imprimer un de ses portraits en 4 x 3 et va le coller dans la rue. Rue Briquet, forcément. C'était au printemps 2017. Et c'est la révélation. « J'ai ressenti une décharge émotionnelle énorme. En rentrant chez moi, je me suis dit que je n'étais plus qu'un "digital artist", mais qu'en collant mon travail dans la rue cela devenait une œuvre à part entière que je partageais avec tout le monde », explique Thomas. Il collabore désormais avec une petite dizaine de photographes qui lui proposent des portraits, exclusivement d'enfants. « Je me base sur l'émotion qui se dégage de leur visage, qui me rappelle une émotion que j'ai moi-même ressentie plus jeune et que je ressens parfois encore aujourd'hui », confie-t-il.

Le collage est devenu sa « thérapie », un moyen d'adoucir les difficiles souvenirs de son enfance. « Plus je reçois de retours sur mon travail, plus cela me donne de la motivation et de l'énergie pour affronter de nouveau mes émotions face à mon ordinateur », avoue Thomas, qui a emprunté pour la rue le diminutif du prénom de sa mère disparue, quand il avait 8 ans.

M. R.

Son compte Instagram :

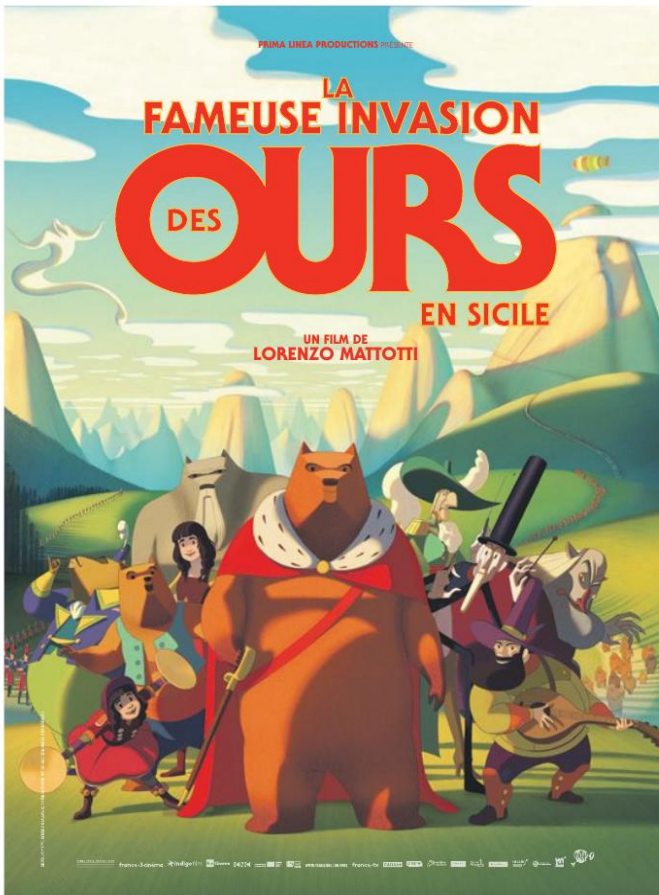
@18emedesigne

Son actu : une « street expo »

prévue le 6 novembre sur les pentes de Montmartre (adresse précise inconnue avant le jour J !).

Ses derniers spots :

rue Briquet (XVIII^e) et rue de la Mire (XVIII^e).



SELECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

LONG MÉTRAGE
ANNÉES
SELECTION OFFICIELLE

« UN CHEF-D'ŒUVRE »

PARIS MATCH

« PETITS ET GRANDS
RESSORTENT AVEC DES
ÉTOILES DANS LES YEUX »

LE FIGARO

« MERVEILLEUX »

TÉLÉRAMA

f t PathéFilms

#LaFameuseInvasionDesOurs

AUJOURD'HUI AU CINÉMA

3

Le Point.fr

SENS CRITIQUE

Télérama

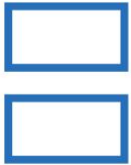
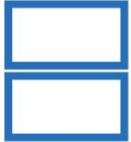
LE FIGARO

CFC@E

CINÉMAS ART & ESSAI

le bleu

Une création de HeartCraft – dont la signature représente deux visages enlacés qui forment un cœur –, rue Gabriel Laumain (X^e).



HeartCraft

Artisan de l'amour, HeartCraft dissémine depuis deux ans ses autocollants en forme de cœur sur les murs et le mobilier urbain. Mannequin, comédien, auteur de théâtre, il baignait depuis longtemps dans le milieu de l'art, sans s'être jamais intéressé à la rue. C'est après les attentats contre *Charlie Hebdo*, en janvier 2015, qu'il se met à dessiner. Des caricatures sur l'actualité qu'il poste sur les réseaux sociaux et qu'il cherche à

vendre à la presse. Mais le marché déjà saturé ne lui laisse que peu d'opportunités. En 2017, il découvre le street art et planche alors sur un emblème, porteur de paix et de tolérance, qu'il pourrait coller sur les murs. « *C'est là que j'ai trouvé cette idée de deux visages enlacés qui forment un cœur* », raconte-t-il. Perfectionniste à l'extrême et peu à l'aise avec les bombes de peinture, il se tourne vers le sticker, un support qui lui offre « *un rendu impeccable et de beaux dégradés de couleurs* ». Progressivement, il étoffe

sa collection de visages, illustrant les problématiques interraciales, interreligieuses, la question des minorités, et crée des compositions plus élaborées avec des personnages qu'il met en scène. Avec toujours cette volonté de s'accaparer l'espace public pour transmettre un message positif qui lui est cher. La rue, qu'il qualifie de « *formidable caisse de résonance* », a permis à HeartCraft, peut-être pour la première fois de sa vie artistique, d'être reconnu pour ce qu'il a à dire, et non plus pour son physique. Victime de harcèlement au cours de sa carrière de comédien et longtemps cantonné à « *des rôles de beau gosse et de gendre idéal* », il confie s'être mis au dessin et au collage pour « *(s')effacer* », pour que l'on ne « *voie plus à quoi il ressemble* ». S'il enchaîne encore les contrats de mannequin – sa principale source de revenus – et qu'il remonte parfois sur les planches – mais pour les seuls spectacles qu'il écrit –, HeartCraft ambitionne de pouvoir se consacrer uniquement à ses cœurs. « *Je me sens vivant en collant, je suis mon propre maître, et je rêverais que ce projet me permette un jour de gagner ma propre autonomie* », confesse-t-il. **M. R.**

Son compte Instagram :

@heartcraft_streetart

Son actu : création d'œuvres originales pour le centre culturel Auguste-Dobel, géré par la RATP (XX^e).

Ses derniers spots : rue de l'Hirondelle (VI^e), rue Gabriel-Laumain (X^e) et rue Saint-Germain-de-l'Auxerrois (I^{er}).





Madame

« Magique ». Ce mot revient souvent dans la bouche de Madame, qui affiche depuis dix ans sur les murs des impressions en très grand format des œuvres qu'elle fabrique dans son atelier. Si elle enchaîne les expositions en galerie, c'est pourtant dans la rue que tout a commencé. Et qu'elle compte bien rester. « *Le collage m'a rendue heureuse, je mène la vie que je rêvais d'avoir* », confie-t-elle. Issue d'une famille d'artistes, elle se lance d'abord dans le théâtre mais, « *persuadée qu'elle n'a pas le talent pour devenir comédienne* », et estimant que « *si c'est trop compliqué, c'est que ce n'est pas le bon chemin* », elle s'oriente progressivement vers le dessin. Et notamment les carnets de voyage qu'elle confectionne lors d'un long périple en Amérique. Sa rencontre avec un graveur

parisien, qu'elle avait pris l'habitude d'accompagner pour le prendre en photo, est décisive. « *J'étais assez captivée par le culot et la liberté qu'il avait de faire de l'espace public son espace de jeu* », se souvient-elle. Découvrant ses cahiers, il lui propose d'imprimer l'une de ses créations et de la coller sur un mur aux abords du canal Saint-Martin. Puis c'est l'engrenage. « *La rue s'est révélée comme l'équation parfaite entre tout ce que j'avais fait jusqu'à présent : le théâtre et les arts plastiques* », explique-t-elle. Rapidement repérée par des galeries, Madame peaufine son travail d'atelier (des collages en volume et mobiles, installés dans des boîtes en bois) qu'elle pense aussi pour la rue. En scannant à plat les éléments de ses tableaux avant de monter ses pièces, elle réalise des montages uniques



Grande affiche collée par Madame, rue Bouvier (XI^e).

de plus en plus grands qu'elle colle toujours en plein jour, équipée d'une perche. Une « performance » qui lui permet de créer « un contact direct avec les gens qui n'est pas policé comme il peut l'être au théâtre ou dans une galerie ». « *Le fait de coller aux yeux de tous, c'est ma manière de m'excuser. Au moins, les passants savent qui est la coupable* », confesse-t-elle. **M.R.**

Son compte Instagram :

@madamedepapier

Son actu : exposition à la galerie OpenSpace, 116, bd Richard-Lenoir (XI^e), en juin 2020.

Ses derniers spots : rue Bouvier (XI^e), rue René-Boulanger (X^e).

UFO Distribution présente

QUAND LA CHUTE MENACE,
IL FAUT SAUVER LES APPARENCES....

La Bonne Réputation

UN FILM DE
ALEJANDRA MÁRQUEZ ABELLA

« Une somptueuse satire sociale ! »
VARIETY

« Une critique acide d'une bourgeoisie décadente. »
L'OBS

POUR SPECIAL
COUP DE CŒUR
DU JURY
FESTIVAL CANNES
FESTIVAL DE CANNES

PRIX SPECIAL DU JURY
FESTIVAL DE CANNES
ALEJANDRA MÁRQUEZ ABELLA

SILVER ARIEL
HIGHLIGHT ACTRESS
ILAS GALAS

tiff

20 minutes

marie claire L'OBS FIGARO SCOPE

AU CINÉMA LE 16 OCTOBRE

DU MERCREDI 9 AU 15 OCTOBRE 2019 FIGAROSCOPE 15

L'ÉVÉNEMENT

Le manuel du parfait colleur

Collages, mosaïques et autres interventions artistiques aux quatre coins des rues de la capitale: que dit la loi?

PAR MÉLANIE ROSTAGNAT
@mrostagnat

Si le collage s'est autant répandu dans les rues de Paris, c'est en partie grâce à son accessibilité et sa facilité de mise en œuvre. En fonction du support utilisé, le matériel varie, mais, globalement, voici la base que doit avoir tout colleur dans son sac: un seau, un pinceau brosse, de la colle (la colle à papier peint en poudre à diluer dans l'eau convient parfaitement) et son œuvre.

Pour les collages papier, il suffit d'appliquer de la colle sur le mur et éventuellement au dos de l'œuvre à coller. Certains préconisent ensuite de repasser un peu de colle sur la face de son œuvre une fois celle-ci sur le mur pour l'imprégner davantage, quand d'autres se limitent au marouflage, qui consiste à lisser son affiche avec une raclette. Objectifs: zéro bulle et zéro pli! L'idéal est de créer ou d'imprimer son œuvre sur



Alban Rotival, alias Agrume, colle ses dessins originaux sur les murs depuis 2013.

le papier le plus fin possible afin que ce dernier se fonde dans le mur et révèle sa texture, mais, en cas d'impression couleur, vous n'aurez d'autres choix que d'opter pour des papiers plus épais (à fond bleu, pourquoi pas).

En ce qui concerne la mosaïque, des carreaux classiques en céramique, que l'on peut notamment trouver chez Championnet Carrelage, feront tout à fait l'affaire. Il suffit ensuite d'assembler sa composition sur un support rigide et de sceller ce dernier sur le mur avec de la colle ou du ciment.

Si les autorités se montrent assez tolérantes à l'égard du collage, par rapport à la bombe, cette pratique demeure strictement interdite dans l'espace public. L'article L581-24 du code de l'environnement dispose en effet que «nul ne peut apposer de la publicité sur un immeuble sans l'autorisation écrite du propriétaire», l'affichage sauvage entrant dans la même catégorie. Les sanctions s'étendent de 70 euros à plusieurs centaines d'euros en fonction du lieu et de la technique utilisée. À vos risques et périls! ■

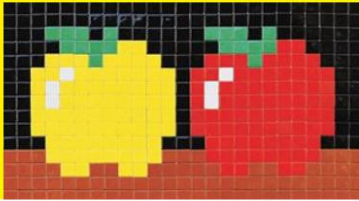
LE NOUVEAU SPECTACLE D'HECTOR OBALK Théâtre de L'Atelier RÉSERVATIONS SUR grand-art.online

TOUTE L'HISTOIRE DE LA PEINTURE EN MOINS DE DEUX HEURES

«C'est très très drôle et très très riche!» **Le Monde**

«Hector Obalk fait un passionnant stand'up en images et en musique! Spectacle familial!» **E.L.L.E.**

AGRUME



Des mosaïques de l'artiste Invader que l'on peut « flasher » dans les rues de Paris grâce à l'appli FlashInvaders.

La folie pour l'appli



C'est addictif. » D'emblée, Mr Djoul le reconnaît : depuis 2014, il s'est pris au jeu de l'application FlashInvaders, qui invite à prendre en photo les Space Invaders en mosaïque posés sur les murs de la ville pour engranger des points. À ce petit jeu, Mr Djoul se classe dans les 10 premiers parmi plus de 100 000 participants à travers le monde. Le fonctionnement du jeu développé par l'artiste Invader est très simple : après avoir téléchargé gratuitement l'application, partez en quête des spécimens, prenez-les en photo et, immédiatement, la base de données de l'artiste reconnaît l'œuvre et vous attribue un nombre de points. Tellement addictif que certains joueurs se sont mis à reproduire à l'identique d'anciens Space Invaders disparus ou abîmés pour pouvoir les flasher. « J'ai commencé dans la rue comme ça, en faisant des réactivations, j'en ai fait une soixantaine. Je pars même parfois en déplacement uniquement pour pouvoir flasher et prendre des points. Je reviens de Lyon récemment, je suis passé également à Bâle et Genève spécialement pour ça », ajoute Mr Djoul. Un succès qui a surpris Invader lui-même : « Je ne peux plus poser une pièce sans qu'elle soit flashée dans les deux heures, disait-il en 2016 à Libération. Les gens se sont avérés être

beaucoup plus passionnés que tout ce que j'aurais jamais pu imaginer. » Indéniablement, l'application a permis à l'artiste d'élargir son audience et ses fans. « En termes de produits dérivés, c'est bien vu de la part d'Invader. Il a certainement été dépassé par l'engouement, mais il a inventé quelque

chose que personne d'autre n'avait encore fait », explique Stéphanie Lemoine, journaliste. Désormais, il est possible de voir à travers Paris des groupes de « flasheurs » de 7 à 77 ans à la conquête des petits envahisseurs. L'application a même développé le partage familial... **J. B.**



Mosaïque signée Mr Djoul, avenue Parmentier (XI^e).

GAZPARD PROUST

NOUVEAU SPECTACLE

LES DERNIERES

Méchamment drôle. *Télérama*
On a rarement été aussi loin. *Le Point*
Extraordinaire. Tellement bon ! *Figaro Magazine*

LOC. 01 53 23 99 19

COMEDIE DES CHAMPS-ÉLYSEES

FRANÇOIS BOUCHON / LE FIGARO

ÉVÉNEMENT

Magda Danysz : «Le collage, c'est la 3^e révolution»

À la tête de trois galeries, à Paris, Shanghai et désormais Londres, c'est elle qui a fait découvrir en France Shepard Fairey, alias Obey Giant, et JR.

PAR JULIEN BOUDISSEAU @juboudisseau

LE FIGAROSCOPE. - À partir de quand le collage est-il devenu une composante majeure de l'art urbain? Qui plus est à Paris?

Magda DANYSZ. - Cela n'a l'air de rien, mais c'est quand il y a eu le détournement des imprimantes d'architecte. Tout d'un coup, les très grands formats sont devenus accessibles, cela a permis un renouvellement du milieu, qui n'aime pas les copieurs. Depuis la fin des années 1990, la répression était féroce dans la capitale, il fallait donc inventer autre chose. Il y a eu les stickers, mais c'est contraint et limité. Le collage permettait de faire très très grand. Après le graffiti et le street art, aujourd'hui, le collage, c'est une troisième révolution. C'est un vrai renouvellement, en termes d'impact et d'ambition.

Le collage à Paris permet-il de voir la ville autrement?

Absolument, c'est une réécriture de l'espace. Dans la rue, aujourd'hui, une œuvre sur deux est faite à partir d'une base de collage, que ce soit en papier, en mosaïque ou autre. C'est très artisanal. La peine encourue n'est pas la même qu'avec une détérioration faite à la bombe. C'est du papier, de la colle, l'ensemble a été préparé en amont en atelier et la pose prend très peu de temps. Le geste est fort. C'est aussi ce qui plaît. Et l'environnement est très important : les œuvres s'effritent,

vivent. On est aussi dans l'art de l'éphémère, accessible à tous.

Peut-on parler de l'expression d'une liberté? Est-ce une propagande artistique?

Oui, Shepard Fairey (*figure majeure du collage urbain, cet Américain est notamment connu pour l'affiche « Hope » de Barack Obama en 2008, NDLR*) préfère que cette démarche répétitive soit mise en pratique pour de l'art plutôt que pour vendre quoi que ce soit. C'est une forme de prise de parole. Et puis, il faut appréhender le collage aussi avec l'histoire de l'affichage publicitaire, à quel point ce dernier a pris de la place dans nos sociétés. Le collage urbain, c'est aussi une réponse à cela, les jeunes artistes d'aujourd'hui ont été nourris par des campagnes de plus en plus grandes. Leur travail est une expression artistique qui tente de reprendre le dessus.

Le passage en galerie est-il inévitable pour ces artistes?

Ce sont deux formes complémentaires. Ce n'est pas le collage de rue que l'on va vendre, ni la performance. Ce sont des œuvres différentes. Les pièces en galerie sont de l'art pour l'art, et elles permettent de financer le travail dans la rue. Il y a un marché qui alimente cela.

DOSSIER RÉALISÉ PAR
JULIEN BOUDISSEAU,
MÉLANIE ROSTAGNAT, AVEC
NICOLAS D'ESTIENNE D'ORVES

CONTRE POINT



PAR **NICOLAS D'ESTIENNE D'ORVES**

Gare à l'ogre !

Il n'est malin, dans les contes de fées. Pour retrouver son chemin dans les sombres bois, Poucet a semé des petits cailloux blancs qui lui ont permis d'échapper aux crocs de l'ogre. Désormais, les forêts sont inoffensives et les Poucets font du street art, troquant les blancs galets pour d'élégantes mosaïques dont ils parsèment nos murs : les « space Invaders ». Il est d'ailleurs amusant de constater un renversement : à l'origine, ces petites créatures cubiques étaient autant de monstres menaçants. Lorsque d'astucieux Nippons créèrent le jeu vidéo, au crépuscule des années septante, ces aliens étaient même des bêtes que seul un fier canon laser saurait abattre. Quarante ans plus tard, tout s'est donc inversé : l'envahisseur s'est enkysté dans nos murs et les enfants le guignent, tempêtant pour chiper les téléphones portables de leurs parents et « flasher » ces tangrams pandémiques. Les cailloux de Poucet auraient-ils donc perdu leur vertu ? N'est-ce pas plutôt ici la dernière subtilité de l'ogre, qui prend sa revanche sur Perrault ? Divisé en une multitude d'avatars, dilué de ville en ville, l'ogre se montre bien plus malin qu'aux âges classiques : il n'égorge plus les marmots mais envahit leurs cerveaux. Il les fascine, les obsède, les hante. Impossible d'aller dans la rue sans que les petits ne scrutent les murs, les corniches, les parapets. « Cela leur fait découvrir Paris », diront certains parents. Certes, les petits sont prêts à cavalier huit kilomètres, mais demandez-leur ce qu'ils ont vu : ni rue, ni église, ni perspective : juste des cubes. L'ogre est donc toujours bien là, ricanant, sous le rassurant masque du jeu. Chapeau, Lucifer ! « La plus grande force du Diable, disait Huysmans, c'était d'être parvenu à se faire nier. » Vade retro, Invader !



« Dans la rue, aujourd'hui, une œuvre sur deux est faite à partir d'une base de collage, que ce soit en papier, en mosaïque ou autre. C'est très très artisanal », analyse Magda Danysz.

MAMMA MIA A LA SEINE MUSICALE

LA SEINE MUSICALE / LA GRANDE SEINE

À PARTIR DE 29,50 €

Ticketac.com

